KHALED KHALIFA

La mort est une corvée

roman traduit de l'arabe (Syrie)
par Samia Naïm



ACTES SUD/Sindbad
L'ORIENT DES LIVRES

DU MÊME AUTEUR

ÉLOGE DE LA HAINE, Sindbad/Actes Sud, 2011.
PAS DE COUTEAUX DANS LES CUISINES DE CETTE VILLE, Sindbad/Actes Sud L'Orient des Livres, 2016.

Sindbad
est dirigé par Farouk Mardam-Bey

Titre original :
Al-Mawt 'amal shâqq
Éditeur original :
Dar Naufal, Hachette Antoine, Beyrouth
© Khaled Khalifa, 2015
Publié avec l'accord de The Italian Literary Agency
et RAYA, The Agency for Arabic literature

© ACTES SUD, 2018
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-10122-0

KHALED KHALIFA

La mort est une corvée

roman traduit de l'arabe (Syrie)
par Samia Naïm

Sindbad/*ACTES SUD*
L'ORIENT DES LIVRES

1

AH SI TU ÉTAIS UN SAC DE CUMIN !

Deux heures avant sa mort, Abdellatif al-Sâlim regarda son fils droit dans les yeux, comme pour lui arracher une promesse solennelle, et avec le peu de force qui lui restait, il lui rappela son vœu d'être enterré dans le cimetière du village de ʿAnâbiyya. Longtemps après, ses os iraient reposer près des cendres de sa sœur Leila, dit-il. Il faillit ajouter : près de son odeur, mais il n'était pas sûr que les morts conservent leur odeur propre, quarante ans après. Il considéra ces quelques mots comme son ultime testament, prenant soin de n'y ajouter aucune autre parole qui pût en rendre l'interprétation ambiguë. Pendant les dernières heures qu'il lui restait à vivre, il décida de se taire. Il ferma les yeux, faisant abstraction des personnes qui l'entouraient, et sombra dans sa solitude, le sourire aux lèvres. Il se remémora le visage de Nevin, son sourire, son odeur, son corps nu enveloppé dans une *ʿabâya** noire, tentant de s'envoler comme un papillon. Il se souvint qu'à cet instant-là ses yeux s'étaient mis à briller, son cœur à battre fort et ses genoux à trembler. Il l'avait portée jusqu'au lit, l'avait embrassée avec effusion et, avant de se repasser tous les

* Cape moyen-orientale.

instants de la nuit des secrets éternels, ainsi l'avaient-ils dénommée, il mourut. Dans un instant de courage rare, bien qu'ému par les paroles d'adieu de son père et par ses yeux sombres et tristes, Boulboul fit preuve d'aplomb et ne céda pas à la peur. Il promit à son père d'exécuter son testament qui, tout en étant simple et clairement énoncé, n'en constituait pas moins pour lui une lourde tâche. Rien de plus normal pour un homme dans un état en tout point lamentable, qui sait qu'il va mourir dans quelques heures, de faire preuve de faiblesse et d'émettre des désirs difficiles à réaliser, tout comme il est normal pour un homme sensible comme Boulboul de ne pas le décevoir. Le dernier instant est toujours sentimental, un moment généralement non propice à la réflexion ou aux échanges rationnels. Le temps y est condensé. Faire la paix avec son passé, régler des contentieux nécessite du calme et une longue réflexion, dont sont incapables ceux qui sont à quelques instants de la mort. Ils se débarrassent rapidement de leurs fardeaux, et s'en vont traverser l'isthme pour rejoindre l'autre rivage, là où le temps n'a plus de valeur.

Boulboul regretta d'avoir manqué de fermeté à l'égard de son père. Il aurait dû lui expliquer combien il était difficile d'exécuter son testament, par les temps qui courent. Partout dans le pays, les morts étaient enterrés dans des fosses communes, sans même avoir été identifiés. Même chez les familles fortunées, le rituel des condoléances était réduit à quelques heures seulement. La mort n'est plus ce carnaval qui consiste à vanter les mérites du défunt. Quelques bouquets de fleurs, quelques personnes qui attendent impassiblement près de deux heures, dans une salle quasiment vide, pour

présenter leurs condoléances, et un lecteur qui psalmodie à voix basse quelques sourates du Coran. C'est tout.

Boulboul se dit que les condoléances silencieuses gomment les insignes du mort. Pour une fois, tous les hommes sont égaux. Les apparences n'ont plus de sens, les pauvres et les riches, les grands officiers et les soldats pauvres de l'armée régulière, les chefs des milices armées et les combattants, ainsi que les passants ordinaires, cadavres non identifiés, sont suivis de ridicules cortèges qui inspirent la pitié. En réalité, la mort n'est plus cette grande affaire qui ébranle les gens, elle est perçue comme une délivrance qui fait envie aux vivants.

Mais pour Boulboul c'était une autre affaire. Le corps de son père est un lourd fardeau. Sous le coup de l'émotion, il avait commis l'erreur de lui promettre de l'enterrer dans la tombe de sa tante paternelle Leila, qu'il ne connaissait pas. Il croyait que son père allait lui demander de faire ce qu'il fallait pour garantir les droits de Nevin, sa nouvelle femme, sur la maison familiale qu'un bombardement aérien avait totalement détruite, à l'exception de la chambre à coucher où son père avait passé avec Nevin les derniers jours de sa vie amoureuse, avant de quitter son village de S., avec l'aide des combattants de l'opposition au régime.

Ce fut un moment de grande émotion, que de sa vie Boulboul ne put oublier… Quand ils l'ont ramené, il était propre. Il était évident qu'ils avaient bien pris soin de leur camarade qui avait choisi de rester avec eux, malgré l'embargo imposé au village depuis plus de trois ans. Ils lui firent leurs adieux affectueusement, ils l'embrassèrent chaleureusement, lui présentèrent le salut des camarades et prièrent Boulboul de bien veiller sur lui,

avant de disparaître en un clin d'œil, en empruntant une route secondaire hautement sécurisée, qui mène au village à travers des jardins potagers. Des yeux, il les accompagnait pour la dernière fois. Il tenta de lever la main pour leur faire signe, mais n'y arriva pas. Il était épuisé et affamé. Il avait perdu plus de la moitié de son poids. Depuis des mois, il n'avait plus pris un repas complet, comme tous les habitants de ce village encerclé.

Il avait le teint rosâtre. On l'avait posé sur un brancard métallique à l'hôpital public. Le médecin dit à Boulboul : "Beaucoup de personnes meurent tous les jours, tu devrais être heureux qu'il ait atteint l'âge de la vieillesse." Boulboul comprit le sens de ses paroles, mais il n'était pas heureux, comme le médecin l'aurait voulu. Il ressentait une forte oppression à l'idée de ce qui l'attendait. Dès huit heures du soir, les rues de la ville se vidaient et il devait transporter le corps avant le lendemain midi. Il n'était pas possible de le garder longtemps à la morgue. Beaucoup de cadavres de militaires arrivaient à l'aube. Ils provenaient des banlieues de Damas, où les batailles faisaient toujours rage.

Boulboul sortit de l'hôpital vers deux heures du matin. Il se dit qu'après tout, son père était l'affaire de toute la famille, que tous les membres devaient participer à l'exécution de son testament. Il se mit à la recherche d'un taxi pour se rendre chez son frère Hussein, après avoir essayé à plusieurs reprises, depuis la veille, de le joindre par téléphone, sans y parvenir. Un moment, il pensa lui envoyer un texto, mais annoncer la mort d'un père par texto, c'est manquer de respect au mort. Il fallait l'en informer de vive voix, en face, pour partager ensemble le malheur et la douleur.

L'un des soldats de garde devant l'hôpital lui indiqua de la main la direction du garage de Deraa, qui se trouvait non loin de là, où il pourrait trouver un taxi. Il décida de faire abstraction du bruit des balles, qui était proche. Il marcha rapidement, les mains dans les poches, et se débarrassa de la peur. Circuler par cette nuit d'hiver, c'était courir un grand danger. Les rondes des patrouilles ne s'interrompaient pas, les rues grouillaient d'hommes armés non identifiés, la majorité des quartiers n'avaient pas d'électricité, les blocs de béton dressés devant les postes de sécurité obstruaient la plupart des routes. À moins de faire partie des habitants du quartier, nul ne pouvait savoir lesquelles des routes étaient autorisées à la circulation, et lesquelles étaient interdites. De loin, il aperçut quelques hommes réunis autour d'un bidon où brûlait un feu de bois. Il se dit que c'étaient probablement des chauffeurs qui avaient perdu leur chemin, et qui attendaient l'aube pour rentrer chez eux. Il était au bout de ses forces lorsqu'il tomba sur un chauffeur de taxi qui écoutait Oum Kalthoum, totalement détendu. Celui-ci accepta de le conduire. Rapidement et sans négocier le prix de la course, il le prit.

Au début, Boulboul était silencieux mais quelques minutes plus tard, il voulut se débarrasser de la peur et, d'un ton naturel, il raconta au chauffeur de taxi la mort de son père à l'hôpital, à peine une heure plus tôt. Le chauffeur se mit à rire et lui dit que trois de ses frères et leurs enfants étaient morts le mois dernier sous les bombardements. Tous les deux se turent. Plus de possibilité d'avoir un échange d'égal à égal. Il s'attendait à de la compassion de la part du chauffeur, qui avait été

généreux avec lui, et qui ne l'avait pas laissé partir avant de s'assurer que tout allait bien.

Hussein ouvrit la porte et, lorsqu'il vit Boulboul debout sur le palier, à cette heure de la nuit, il comprit l'objet de sa visite. Il enlaça son frère tendrement, l'introduisit dans la maison et lui prépara du thé. Il lui proposa de se laver le visage, et lui promit de prendre en charge tout ce qu'il y avait à faire – le linceul pour envelopper le corps, et les papiers administratifs pour l'enterrement – et de faire venir sa sœur Fatima.

Boulboul se sentit plus léger et plus courageux. Il était délivré du lourd poids qui lui pesait sur les épaules, et il préféra oublier que son frère n'eut même pas relevé le fait que son père avait été hospitalisé. Pour lui, l'important était que Hussein cessât de disparaître dans la nature, et qu'il ne le laissât pas tomber. Il avait en effet confiance dans la réelle capacité de son frère à gérer de pareilles situations, il avait changé plusieurs fois de métier, ce qui lui avait permis d'acquérir des compétences dans les démarches administratives. De plus, il avait beaucoup de connaissances, dans différents milieux. Sans plus traîner, Hussein démonta les sièges du microbus et les disposa de sorte à obtenir un spacieux plateau. Il dit : "Nous allons étendre le corps à l'arrière. Il y aura suffisamment de place pour que tout le monde soit à l'aise au cours du voyage." Il voulait parler de Boulboul et de leur sœur. Mais si leur beau-frère souhaitait les accompagner, sa présence ne les aurait pas dérangés. Très vite cependant, ils écartèrent cette possibilité. Les gens n'éprouvent plus la nécessité d'accomplir leur devoir envers un défunt dont le corps doit traverser des milliers de kilomètres pour atteindre sa dernière demeure.

À sept heures du matin, Hussein avait fini les préparatifs du voyage : faire venir leur sœur de son domicile ; enlever les panneaux de la devanture du microbus, qu'il utilisait comme taxi-service sur la ligne Jaramâna et, avec l'aide de son ami mécanicien-électricien, improviser le symbole d'une ambulance et intégrer la sirène appropriée ; acheter un climatiseur qui pourrait être utile au cours de ce long voyage, sans oublier de contacter l'un de ses amis pour acquérir quatre grands blocs de glace. Malgré la difficulté qu'il y avait à prendre en charge toutes ces demandes, ses amis se réveillèrent avant l'aube, lui exprimèrent leurs condoléances, et lui apportèrent l'aide nécessaire pour les préparatifs du voyage. Seule manquait la signature du directeur de l'hôpital, qui généralement n'arrivait pas avant neuf heures du matin. Ils attendirent devant la porte de l'hôpital, mais le directeur de la morgue leur demanda de transporter immédiatement le corps de leur père à la voiture, car plusieurs nouveaux corps étaient en attente, par terre sur les dalles froides de la salle, et que les congélateurs étaient déjà surchargés.

Boulboul n'eut pas le courage d'accompagner Hussein à la morgue. Dans les couloirs, des hommes et des femmes, le visage sombre et triste, attendaient la réception du corps d'un être cher. Un infirmier lui montra dans quelle direction il fallait chercher le corps de son père – du côté sud de la salle. Il faillit vomir en ouvrant les caisses encombrées de cadavres. À la limite du désespoir, il finit par trouver le corps de son père. Beaucoup de corps se perdaient dans cette énorme pagaille, et finissaient par être oubliés. Vu son état, il était évident que son père était mort depuis peu.

Il donna trois mille livres au responsable de la morgue, pour qu'il autorisât un infirmier à l'aider à laver le corps et à l'envelopper dans un linceul, dans la salle de bains réservée aux morts, dont la crasse ne dérangeait plus personne. L'atmosphère dans la morgue était effroyable : des officiers arpentaient les couloirs, tout en proférant des injures contre les opposants armés ; des soldats, lourdement équipés, allaient et venaient sans but précis, exhalaient l'odeur des batailles qui leur collait à la peau. Ils étaient venus à l'hôpital accompagner leurs camarades blessés ou morts, et ils en avaient profité pour s'enfuir ou pour prendre un peu de temps, avant de repartir vers là où la mort les attendait. Dans cette totale pagaille, tout paraissait proche de la mort.

Hussein avait décidé de poser le corps de son père sur le siège latéral, pour ne pas le voir et ne pas être perturbé quand il aura à regarder dans le rétroviseur. Il demanda à Fatima de garder le silence bien qu'elle n'eût rien dit, ce qui la fit sangloter bruyamment. Depuis leur enfance, Hussein aimait lui donner des ordres et Fatima lui obéissait sans discuter. Le fait d'obéir à son frère contribuait à son équilibre, et elle se sentait protégée. Hussein se mit en colère contre Boulboul quand il le vit au loin adossé à un mur, en train de fumer une cigarette, comme s'il n'était en rien concerné. Il ferma la porte du microbus et s'en retourna attendre devant la porte du bureau du directeur de l'hôpital. Il fallait signer l'attestation de décès avant l'heure de fermeture. Il n'était pas d'humeur à bavarder avec ceux qui se trouvaient là, mais cela ne l'empêcha pas de demander à une femme l'heure à laquelle le directeur était supposé arriver. D'un geste de la main, elle lui signifia qu'elle n'en

savait rien. Elle détourna son visage, et il n'essaya plus d'adresser la parole à qui que ce soit, bien qu'il eût horreur d'attendre en silence, et qu'il fût convaincu que parler permet d'alléger la souffrance. Dans les yeux des personnes qui attendaient dans ce couloir saturé, il percevait une grande tension et une colère rentrée. À neuf heures du matin le directeur signa les papiers administratifs. Sans plus attendre, Hussein demanda à Boulboul de monter dans la voiture, et il donna l'ordre ferme à Fatima de couvrir le cadavre avec les couvertures qu'il avait apportées de son domicile, et de garder le silence.

Hussein leur dit que la récupération du corps avait coûté dix mille livres, que le détail des dépenses était consigné dans le petit cahier des comptes. Sans attendre leurs éventuelles remarques, il réfléchit au plus court chemin pour sortir de Damas. En tant que chauffeur de microbus, qui travaille toute la journée sur des routes embouteillées, il savait qu'à cette heure de la matinée la circulation serait difficile, que les barrages seraient nombreux et engorgés, et que l'attente pourrait être de plusieurs heures. Il se dit que la route qui part de la place des Abbassides serait la plus indiquée, malgré la mauvaise réputation des barrages dans ce secteur. L'idée même d'emprunter la route des Sept-Fontaines, qui passe par le centre-ville, est absurde.

Il décida de sortir de Damas par la route qui part de la place des Abbassides, et tenta de se faufiler derrière une ambulance, mais le premier barrage l'en empêcha. Il réussit quand même à gagner quelques kilomètres. La sirène de l'ambulance ne lui fut d'aucune aide, personne ne lui ouvrait la route. Au milieu des masses de voitures et de ce désordre total, Hussein se dit qu'en

temps de paix, le passage d'un enterrement suscite la compassion de tous, les voitures s'écartent pour laisser passer le convoi, les passants s'arrêtent avec une sincère tristesse dans les yeux, alors qu'en temps de guerre un convoi funèbre est un non-événement, nul ne s'en émeut. Tout au plus pouvait-il éveiller la jalousie des survivants dont la vie s'était transformée en une douloureuse attente de la mort.

Il fut surpris par les sirènes de plusieurs ambulances qui sortaient de la ville avec des militaires à bord qui accompagnaient des cercueils, et qui étaient visibles par la petite fenêtre latérale. Hussein tenta de se glisser dans le convoi, mais le cri de fureur et le fusil d'un militaire pointé sur lui le ramenèrent dans la file des voitures. Lorsque la dernière ambulance du convoi arriva à son niveau, elle ralentit, un militaire sortit la tête de la fenêtre, lui cracha dessus et l'insulta. Hussein regarda le crachat qui avait mouillé son bras, et retint sa colère. Il avait envie de pleurer. Boulboul se tut et détourna son visage pour ne pas rajouter à son humiliation. Fatima n'avait plus envie de pleurer. Elle était elle-même surprise de ne plus avoir de larmes. Elle décida de remettre à plus tard l'expression de sa tristesse et de la perte de son père, de la réserver pour l'enterrement, c'est-à-dire pour le moment le plus éprouvant de l'adieu aux morts.

Depuis son enfance, Hussein avait l'habitude d'apprendre par cœur des pages de différents calendriers à bas prix, que publiaient des associations caritatives musulmanes, dans lesquels se trouvaient consignés des phrases mémorables de personnages notoires, des maximes, des versets du Coran et des propos du Prophète. Il y puisait dans ses conversations courantes, pour impressionner

son auditeur et montrer sa vaste culture. Il était persuadé qu'il n'était pas né pour vivre en marge des événements, comme un simple spectateur, mais quand il vit la place des Abbassides totalement obstruée, noyée sous le flot des voitures, il se sentit effroyablement faible, car il n'arrivait pas à trouver le proverbe adéquat qui pût rompre le silence qui planait sur son frère Boulboul et sur sa sœur Fatima. Il souhaitait leur faire oublier le crachat. Il essaya de se souvenir d'un dicton adapté aux circonstances, mais il ne trouva que "la vie vaut mieux que la mort". Il ne lui convenait pas, car il était souvent cité par les lâches et qu'aujourd'hui, les choses avaient changé, c'est la mort qui "vaut mieux" que la vie. Il se dit aussi qu'ils allaient tous mourir dans peu de temps. Durant les quatre dernières années, cette pensée lui avait donné un courage exceptionnel. Elle lui avait permis de supporter les désagréments quotidiens, les humiliations infligées par les soldats et les agents de renseignements sur les barrages, quand il conduisait son taxi. Il les regardait en se disant qu'ils allaient sans doute mourir le jour même, ou après-demain, ou au plus tard au cours des prochains mois, qu'ils ne retourneraient pas dans leurs familles. Un terrible cauchemar dont tout le monde ressentait le poids réel. Tous les habitants de la ville se regardaient comme de futurs morts. Des pensées et des images qui contribuaient à atténuer l'emportement et la colère de tous.

Le microbus se rapprochait très lentement de la place des Abbassides, au milieu d'un déluge de voitures, qui se comptaient par centaines. De loin, on distinguait trois voitures Suzuki arborant le drapeau syrien avec, sur le plateau arrière, des hommes âgés qui essayaient

de dégager la route. L'un d'entre eux criait dans un porte-voix : "Des martyrs, des martyrs, des martyrs", et poursuivait en colère : "Laissez passer les martyrs, laissez passer les martyrs." Mais personne ne s'en souciait. Les Suzuki se rapprochèrent du microbus de Hussein, elles tentaient de se frayer un chemin au milieu des embouteillages. Hussein dit : "Ils viennent de l'hôpital militaire de Techrin", avant d'ajouter : "Les gens pauvres ne peuvent même pas trouver d'ambulance pour les transporter au cimetière." Boulboul ne pouvait détacher ses yeux de l'homme qui tenait le porte-voix, jusqu'à ce qu'il fût hors de vue.

Boulboul pensa qu'il ne pourrait pas échapper à la mort qui guettait tout le monde. Il se souvint du temps où les autorités en rajoutaient dans l'organisation des funérailles de ses sympathisants. La télévision montrait la fanfare officielle entonnant l'hymne aux martyrs, le défilé des cercueils surmontés d'un grand bouquet de fleurs au nom du général en chef de l'armée et du chef des forces armées, ce qui revenait au même puisque le même cumulait les deux titres, un autre bouquet de fleurs au nom du ministre de la Défense, et un troisième au nom des compagnons d'armes du défunt, ou de ses collègues dans l'administration. La présentatrice annonçait d'une voix solennelle le nom, la fonction et le statut du martyr, pendant que la télévision passait des extraits d'images des familles endeuillées, qui déclaraient leur fierté et leur honneur d'avoir un fils martyr, qui avait sacrifié sa vie pour défendre la patrie et son leader. Les deux mots "patrie" et "leader" vont toujours de pair à la télévision. Après plusieurs mois, la fanfare, les bouquets de fleurs, le drapeau et les présentatrices toutes fières des

fils de familles pauvres, qui avaient sacrifié leur vie pour la patrie et leur leader, disparurent. De même que disparut le prestige attaché au mot "martyr". Boulboul regarda la ville qui s'estompait, puis disparaissait. Il se souvint de ses collègues qui rapportaient, avec emportement les actes et faits de négligence dans la recherche des cadavres et l'inhumation des corps, dont ils avaient eu connaissance. Ils étaient en colère contre l'engorgement des hôpitaux par l'afflux des morts et leur identification. Très souvent, à l'annonce de la mort de leurs fils, les familles devaient se rendre elles-mêmes sur le champ de bataille, à la recherche de sa dépouille qui avait été enterrée dans une fosse commune, ou qui était ensevelie sous les immeubles effondrés et les carcasses des tanks et des canons calcinés. Ces faits ne choquent plus personne maintenant. Plus personne n'éprouve le besoin de les rapporter. Le pire dans la guerre, c'est la multiplication des comportements scandaleux et la transformation d'histoires tragiques en événements ordinaires. Boulboul se le disait en regardant son père, tout en appréciant la singularité de leur situation. Le corps de leur père était au moins entouré d'égards par ses trois enfants, et non abandonné à l'air libre. Il était sur le point de raconter à Hussein et Fatima les derniers instants de leur père, mais il fut lui-même étonné de ne pas le faire. Il était affalé dans son siège, certain que la route serait longue, qu'ils auraient tout le temps d'évoquer les bienfaits du défunt et de se souvenir des moments passés, qui n'étaient pas tous tristes.

Hussein s'en voulait. Les milliers de maximes et de dictons, qu'il avait retenus par cœur pendant une vingtaine d'années, ne lui avaient guère servi pour exprimer son embarras dans cet embouteillage. Mais il ne céda

pas à la défaillance de sa mémoire, et il répéta quelques maximes traitant de divers sujets, tels l'ingratitude, l'espoir, la trahison des amis, qu'il considérait comme un bon exercice pour entraîner sa mémoire. Il fallait se les remémorer car il pourrait en avoir besoin dans quelques heures. Il fallait donc qu'elles fussent prêtes pour lui venir à l'esprit. Il se souvint des vers d'Ahmad Chawqi* et les récita à haute voix, avec emphase : "Et la liberté rouge a une porte / que frappe toute main ensanglantée." Il eut du mal à se souvenir du second vers, "L'infini du sort vit éternellement dans le fossé". Il mixait le poème d'Ahmad Chawqi et celui d'Al-Châbbi**, "Si le peuple aspire un jour à la vie / le destin ne peut que lui obéir", et appréciait ce mélange sans se soucier de l'erreur, tant il aimait croiser les deux poèmes, malgré l'inadéquation des rimes. Il avait lu ces vers des dizaines de fois sur les feuilles des calendriers, et il les appréciait particulièrement. Il les citait au besoin, pour humilier quelqu'un de lâche. Il répéta les deux vers tronqués, à voix basse, comme s'il prononçait l'éloge funèbre de son père révolutionnaire. Boulboul n'y prêta aucune attention. Les trois mois qu'ils avaient passés tous les deux ensemble à parler de tout lui suffisaient. Dans l'esprit de Fatima, c'était une réconciliation tardive entre Hussein et son père, qu'elle aurait voulu bénir, ne fût-ce le silence lourd de Boulboul qui lui fit changer d'avis. Elle préféra attendre une autre occasion pour exprimer son point de vue sur la longue rupture des relations entre le

---

* Poète égyptien (1868-1932), figure de proue du néoclassicisme dans la poésie arabe moderne.

** Poète tunisien (1909-1934), l'un des pionniers du romantisme arabe.

père et Hussein, qui avait connu plusieurs phases. Il est vrai qu'ils s'étaient parfois rapprochés, et qu'ils avaient essayé de tourner la page, mais leur relation n'avait jamais retrouvé sa pureté originelle, du temps où Hussein était le favori de la famille.

Le soldat du dernier barrage avant la sortie de Damas se contenta de jeter un rapide coup d'œil aux papiers administratifs, et les autorisa à passer. Ce jour-là, beaucoup de cadavres avaient quitté la ville, et beaucoup d'autres y étaient entrés. Les soldats engloutis dans la boue ne supportaient plus de voir tous ces corps qui, d'une certaine façon, annonçaient leur mort prochaine. Eux aussi souhaitaient tout oublier de l'enfer où ils se trouvaient. Hussein regarda sa montre. Il poussa un profond soupir. Il était sorti des embouteillages de la place des Abbassides. Damas se trouvait désormais derrière eux. Il fallait arriver à 'Anâbiyya avant minuit. Fatima et Boulboul retrouvèrent leur optimisme. Ils s'assurèrent d'avoir bien emporté tout le nécessaire à leur voyage, les bouteilles d'eau minérale, les cigarettes, les passeports et l'argent qui leur restait.

Il sera enterré à temps, se dit Boulboul. La dépouille échappera à la putréfaction par cet hiver froid. Ils avaient de la chance qu'il ne fût pas mort au mois d'août, quand les mouches dévorent les cadavres. La mort c'est la mort, quelle que soit la période, sauf que parfois c'est une lourde charge pour les vivants. Il y a une grande différence entre un vieillard qui meurt dans son village, proche du cimetière et entouré par les gens qui l'aiment, et celui qui meurt à des centaines de kilomètres de chez lui. Le poids qui pèse sur les vivants est différent du danger qui guette les morts. Personne ne souhaite la

putréfaction du corps d'une personne qui lui est chère. On voudrait garder d'elle une belle image, c'est la dernière qu'il est impossible d'effacer de sa mémoire. Elle représente l'essence de la personne. Quelqu'un de triste conserve les traits de la tristesse lorsque ses muscles se relâchent, et quelqu'un d'affligé garde les traits de l'affliction. Le plus souvent, la dernière image ressemble à la première, celle de la naissance.

Au barrage de la porte de Damas, avant de prendre la route nationale, le soldat désigna de la main les couvertures qui se trouvaient à l'intérieur de la voiture et leur demanda ce qu'elles contenaient. Calmement, Boulboul répondit : "C'est la dépouille de mon père." Le soldat répéta la question en pointant du doigt les épaisses couvertures déposées en tas. Boulboul confirma sa réponse. Le soldat fit signe à Hussein de se diriger vers le passage réservé à la vérification des marchandises, où des voitures de transport en commun étaient stationnées. Un policier d'une vingtaine d'années, muni d'un détecteur d'explosifs, faisait le tour de chaque véhicule. Le soldat quitta le barrage où il se trouvait, et se dirigea vers un préfabriqué qui tenait lieu de bureau et de chambre à coucher pour les soldats affectés au barrage. Quelques minutes plus tard, un officier s'approcha du microbus, ouvrit brutalement la porte et leur ordonna de découvrir la dépouille. Boulboul souleva la couverture et découvrit le visage de son père, qui était encore frais vu qu'il venait de mourir. Il leur demanda sur le ton sec d'un inspecteur de lui remettre les documents administratifs de la dépouille. Fatima lui présenta le certificat de décès, signé par le directeur de l'hôpital public et le directeur de la morgue, ainsi que leurs cartes d'identité. Il inspecta